

**C'EST COMME UNE MALADIE INCURABLE QUI VOUS RATTRAPE** alors que vous croyez en être sorti après une épuisante thérapie. La maladie incurable, c'est ce sionisme conquérant, dominateur, qu'on avait cru amadoué parce que rassasié. Mais les victimes, ce sont bien nous, les Arabes du Proche-Orient: Libanais, Palestiniens, Syriens, Jordaniens. Comme les animaux de la fable, nous voici donc tous frappés d'un mal d'autant plus aveugle qu'il naît et grandit ailleurs. Le plus dur est probablement là, dans ce sentiment que votre destin est écrit par d'autres: des New-Yorkais en mal de mystique, des Russes en quête d'emplois, tout un monde désespérément étranger et qui entend le rester. En un sens, la leçon n'est pas inutile. Cent ans après la parution de *Der Judenstaat*, n'est-ce pas toute l'essence du conflit israélo-arabe que la nuit du 29 mai vient de nous jeter à la figure?

Il serait pourtant trop facile d'incriminer seulement l'évidente mauvaise volonté des Israéliens ou leur haine avérée des Arabes. Si une occasion a été manquée, la faute en incombe aussi au côté arabe. Pas aux Arabes en bloc, mais certainement à *des* Arabes, ceux-là qui ont méprisé les opportunités historiques qu'offrait la paix, si léonine soit-elle, pour retrouver un souffle perdu depuis trop longtemps, repenser l'avenir du Proche-Orient et *in fine* renouveler les termes du conflit israélo-arabe en prenant les Israéliens à leur propre piège. Une occasion perdue? Souvenons-nous, il y a à peine quelques mois, c'était en Israël que siégeait la confusion. Un Premier ministre ancien héros des guerres d'Israël abattu à cause d'une paix qu'il n'acceptait lui-même qu'avec réticence, la droite stigmatisée et une proportion croissante d'Israéliens favorables à l'indépendance palestinienne ou résignés à l'accepter. Illusions que tout cela? Certes pas. Quelques jours avant le renversement électoral, l'un des négociateurs israéliens n'allait-il pas jusqu'à envisager l'inenvisageable: Jérusalem comme capitale, fût-elle symbolique, de l'État palestinien? Et le parti historique du sionisme, qui est tout sauf aventuriste, ne pensait-il pas que la société israélienne avait suffisamment apprivoisé l'idée d'un État palestinien et qu'il lui devenait donc loisible de retirer de son programme de gouvernement son opposition de principe à une telle éventualité? Qu'il ait ensuite perdu l'élection ne diminue d'ailleurs en rien l'importance de l'évolution intervenue dans les mentalités. Car la campagne électorale ne s'est pas jouée sur la paix, mais sur la sécurité, et c'est bien là le malheur.

**S'IL EST UN MOT AMBIGU DANS LE VOCABULAIRE** du conflit israélo-arabe, c'est bien celui-ci: sécurité. Les observateurs des relations internationales – et les stratèges israéliens eux-mêmes – ont beau savoir qu'avec ses plus de trois cents armes nucléaires, ses capacités balistiques, sa technologie de pointe et, plus que tout, son alliance avec les États-Unis, sans parler du rempart de la question juive et de la mauvaise conscience européenne, Israël n'a rien à craindre pour sa sécurité, encore moins pour sa survie, dans un avenir prévisible, la psyché israélienne restera habitée par l'obsession de la sûreté indivi-

## Les nuits avec l'ennemi

duelle. Or, c'est sur ce terrain, si propice à l'irrationnel, que les Israéliens ont été conviés à demeurer. Par le Likoud et les autres partis de droite, bien sûr. Mais, avant cela, par quelques attentats bien sanglants dont l'inocuité stratégique n'a d'égal

### *Si une occasion a été manquée, la faute en incombe*

que l'impact psychologique. Et, pour finir, par Shimon Pérès lui-même, incarnation parfaite de ce paradoxe de la sécurité: homme de la sécurité stratégique par excellence, puisqu'après avoir été le père de l'armement nucléaire d'Israël il se proposait d'être le prophète de sa domination pacifique sur les Arabes, il se sait si peu rassurant qu'il a tôt fait de remiser son grand dessein pour se battre avec les armes de l'adversaire. Que, dans ses conditions, il se soit trouvé quand même un peu moins de la moitié de la société *juive* israélienne pour appuyer l'option de la paix devrait inciter tous ceux qui ont dédaigné les perspectives ouvertes par Oslo à méditer sur l'occasion manquée. Peut-être aussi à s'appliquer à ne plus manquer les occasions, le jour où il s'en présentera de nouvelles et soyons sûrs qu'il s'en présentera. Le coup de frein brutal que représente la victoire de Benjamin Netanyahu n'est pas le point final de l'Histoire, et trop de contradictions travaillent la polité israélienne pour qu'elle puisse se maintenir longtemps dans la fermeture. En attendant, il y aura du sang et des larmes. En attendant, il y aura... l'attente, ce retard insupportable qui figera encore un peu plus nos propres sociétés et les confortera dans des logiques manichéennes passées de saison, quand il devient si nécessaire d'apprendre à manœuvrer à travers les nuances du gris. Là aussi, l'exemple pourrait bien venir de là où on ne l'attend point, c'est-à-dire d'Israël. L'art des nuances, Netanyahu risque, en effet, de devoir l'apprendre plus tôt que prévu, lui qui a tant besoin de montrer aux États-Unis – et à la communauté juive américaine – qu'il n'est pas que le va-t-en-guerre dont il s'est longtemps composé l'image télévisuelle. Oh! certes, l'autonomie palestinienne ne va pas être rose dans les mois qui viennent, et les négociations du statut final seront probablement éprouvantes pour autant qu'elles se poursuivent. Toutefois, les fondations déjà posées de l'indépendance palestinienne peuvent difficilement être démantelées aussi vite et Netanyahu devra lui-même cohabiter avec l'ennemi, voire passer des nuits entières avec lui à négocier. De cette cohabitation forcée, on peut prévoir dès à présent qu'elle sera l'un des épisodes les plus difficiles du combat palestinien. Mais ce que nul ne peut prédire aujourd'hui, c'est la manière dont elle se répercutera sur la société israélienne, et tout particulièrement sur la base électorale de Netanyahu. Et ce que l'on peut encore moins savoir, c'est la réaction qu'aura cette droite fanatisée si, à défaut de pouvoir tuer Yasser Arafat, son chef doit se résigner, après Rabin et Pérès, à lui serrer la main à son tour.